

**François Rastier**

Directeur de recherche, INaLCO-ERTIM, Paris

frastier@gmail.com

[à paraître dans Nick Riemer, éd. *Routledge Handbook of Semantics*]

## ***La sémantique interprétative***

*Notre tentative semblera radicale. Nous sommes /  
sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez.*  
Benveniste, *Baudelaire*, 14, P1 / P80.

*Résumé.* — La linguistique saussurienne a ouvert une tradition d'études sémantiques caractérisée par une conception non-référentielle et non-compositionnelle du langage (Hjelmslev) et une description systématique des contextes et des textes (Greimas, Coseriu, Pottier). Dans son programme, formulé au milieu des années 1980, la sémantique interprétative synthétise ce courant, en reconnaissant les lacunes du paradigme logico-grammatical pour proposer une théorie unifiée, du mot au texte et au corpus. Puisque le global détermine le local, le corpus de description a une incidence sur le sens du texte, qui à son tour détermine le sens de ses unités, jusqu'au morphème. Comme dans les grammaires de construction, le problème de la sémiologie (appariement des contenus et des expressions) revêt ainsi une valeur critique.

Les applications vont de la description des langues amérindiennes à la linguistique computationnelle. Parallèlement à l'élaboration du concept de texte, la sémantique interprétative propose une nouvelle articulation entre la linguistique des textes, la philologie des documents et l'herméneutique des œuvres.

Comme le sens est fait de différences, la méthodologie adoptée est historique et comparative, comme celle de l'anthropologie et de la plupart des sciences sociales. Reconnaisant la complexité des langues, définies comme des formations culturelles, la sémantique interprétative est ainsi partie prenante d'une sémiotique des cultures.

### **1/ Situation**

Courant de recherche apparu en France au milieu des années 1980, la sémantique interprétative (désormais SI) appartient au courant saussurien et s'appuie notamment sur une synthèse de la sémantique structurale européenne, développée notamment par des auteurs comme Louis Hjelmslev, Eugenio Coseriu, Émile Benveniste, Klaus Heger, Kurt Baldinger, Horst Geckeler, Bernard Pottier, Algirdas-Julien Greimas<sup>1</sup>.

Dans les années 1970, la perspective générative dominait en linguistique (dans le courant chomskien) et en sémiotique (dans le courant greimassien). Elle est héritée des grammaires philosophiques antérieures à la formation de la linguistique comme science : il s'agit toujours d'expliquer les phénomènes linguistiques « de surface » par des opérations de la pensée sur des structures profondes, de type logique, dont on donne une présentation axiomatique. La problématique interprétative rompt avec ce dualisme traditionnel.

Comme l'expression et le contenu des langues sont inséparables, la sémantique ne peut être une discipline autonome : elle ne décrit qu'un *point de vue* méthodologiquement déterminé sur les signes et doit donc être complétée par un point de vue sur l'expression : la syntaxe (pour une part), la morphologie, la phonologie et la graphématique décrivent un point de vue complémentaire sur les mêmes signes. La linguistique est alors définie comme la sémiotique

---

<sup>1</sup> Une première présentation se trouve dans la synthèse de Rastier (1987).

des langues — indépendamment de la sémiotique du positivisme logique et de la division entre syntaxe/sémantique/pragmatique qui n'est pas utilisable pour les langues.

Relativement aux courants dominants qui s'affrontent à l'échelle internationale, la sémantique cognitive et la sémantique logique, la SI ouvre ainsi une troisième voie. En effet elle se tient à l'écart de deux formes de dualisme, cognitif et logique, qui s'exprime, l'une dans la séparation ontologique entre l'idée et le signe, l'autre entre le signe – ou nom – et le référent. Sans hypothèses sur la théorie de la connaissance ou sur l'ontologie, la SI ne traite ni des représentations, ni des objets du monde. Elle décrit en effet le sens des langues et des textes oraux et écrits sans faire appel à des réalités conceptuelles ou mondaines, mais comme le produit de *différences* entre signes et autres unités, tant en contexte qu'au sein des textes et des corpus.

Si le sens linguistique ne consiste pas en représentations, il exerce des contraintes sur la formation des représentations ; ainsi, au sein des textes, les structures sémantiques favorisent différentes impressions référentielles.

Dans cette problématique différentielle, le concept fondamental est celui de valeur. (i) La valeur est la véritable réalité des unités linguistiques. (ii) Elle est déterminée par la position des unités dans le système (donc par les différences). (iii) Rien ne préexiste à la détermination de la valeur par le système. Ainsi, la valeur n'est pas un signe, mais une relation entre signifiés. Elle exclut une définition atomiste du signe, qui le pourvoirait *a priori* d'une signification – car une signification est un résultat, non une donnée. Elle interdit la définition compositionnelle du sens, puisqu'en tant que principe structural elle établit la détermination du local par le global. Il faut alors admettre que le contenu du signe n'est pas un concept universel, mais un signifié relatif à une langue, voire à un texte et à un corpus.

La tradition logique et ontologique qui a prévalu en grammaire puis dans les sciences du langage a isolé le mot dans son rapport avec son référent, la phrase dans son rapport avec un état de choses, le texte dans sa relation avec un monde, fictionnel ou non. À ce paradigme de la *signification*, dont le fondement est somme toute métaphysique, il nous semble utile de substituer celui du *sens*, jadis de tradition rhétorique et herméneutique, pour rompre la triple solitude du signe, de la phrase et du texte : le mot prend son sens dans le syntagme, le syntagme dans la période, la période dans le texte, le texte dans la pratique sociale où il est produit et relativement à d'autres textes. Ainsi, comme les langues n'ont aucune « transparence » dénotationnelle ou psychologique, leur contenu comme leur expression constituent un domaine d'objectivation autonome.

## **2/ Principes généraux.**

A. *Le milieu sémiotique.* — Pour éviter d'isoler les signes et de réifier le sens, il semble en outre utile de rappeler ces thèses :

(i) Comme la caractérisation des signes dépend des parcours interprétatifs, selon le contexte, le “même” signe pourra fonctionner comme indice, index, symbole, etc. L'étude des pratiques interprétatives commande donc celle des signes.

(ii) L'objet de la sémiotique n'est pas fait de signes, mais de performances complexes, comme l'opéra, les rituels, etc. Le complexe précède le simple et comme les textes oraux ou écrits sont l'objet empirique de la linguistique, délimiter des signes exige déjà des opérations méthodologiques non-triviales.

(iii) La caractérisation différentielle des textes et autres performances sémiotiques suppose la constitution et l'analyse critique de corpus.

(iv) Les signes ne sont pas par nature les instruments de la pensée ni l'expression de compte-rendus de perceptions. Le sémiotique, fait de performances complexes, constitue le milieu humain : ce milieu n'est pas un instrument, mais le monde où nous vivons et auquel nous avons à nous adapter. La problématique interprétative n'est plus alors celle de la

représentation mais celle du *couplage* au sens biologique, étendu au *couplage culturel* avec l'environnement sémiotisé.

(v) Bien que la pragmatique privilégie le *hic et nunc*, l'environnement humain comprend des foules d'objets absents, ou qui, du moins, sont dépourvus de substrat perceptif immédiat : ils peuplent la *zone distale* de l'environnement sémiotique à laquelle entendent accéder aussi bien les sciences que les religions<sup>2</sup>. Parce que les signes ne sont pas référentiels, ils permettent de créer des mondes.

B. *Le sens*. — En bref : (i) Le *sens* est un niveau d'objectivité qui n'est réductible ni à la référence, ni aux représentations mentales. Il est analysable en *traits sémantiques* (ou *sèmes*) qui sont des moments stabilisés dans des parcours d'interprétation. (ii) La typologie des signes dépend de la typologie des parcours dont ils sont l'objet. (iii) Fait de différences perçues et qualifiées dans des pratiques, le sens est une propriété des textes et non des signes isolés (qui n'ont pas d'existence empirique). (iv) Le sens d'une unité est déterminé par son contexte. Comme le contexte c'est tout le texte, la *microsémantique* dépend de la *macrosémantique*. (v) Les unités textuelles élémentaires ne sont pas des mots mais des *passages*. Un passage a pour expression un *extrait* et pour contenu un *fragment*. (vi) Au plan sémantique, les traits pertinents sont organisés pour composer des *formes sémantiques*, comme les thèmes, qui se détachent sur des *fonds sémantiques*, les isotopies notamment. Les formes sémantiques sont des moments stabilisés dans des séries de transformations, tant au sein du texte qu'entre textes.

C. *Les signes*. — (i) Si le *morphème* est l'unité linguistique *élémentaire*, le *texte* est l'unité *minimale* d'analyse, car le global détermine le local.

(ii) Tout texte procède d'un genre qui détermine sans les contraindre ses modes génétique, mimétique et herméneutique.

(iii) Tout genre relève d'un discours. Par son genre chaque texte se relie à un discours.

(iv) Tout texte dépend d'un corpus et doit lui être rapporté pour être interprété.

(v) Le corpus préférentiel d'un texte est composé de textes du même genre. Les parcours génétiques et interprétatifs au sein du texte sont inséparables des parcours interprétatifs dans l'intertexte structuré que constitue le corpus.

D. *Les langues*. — Une langue est faite d'un corpus de textes oraux ou écrits et d'un système. Le système reconstitué par les linguistes est une hypothèse rationnelle formulée à partir des régularités observées dans le corpus. Entre le corpus et le système, les *normes* assurent un rôle de médiation : ancrées dans les pratiques sociales, les normes de discours, de genre et de style témoignent de l'incidence des pratiques sociales sur les textes qui en relèvent. Pour éviter la fausse antinomie entre la langue en tant que système de formes et la langue comme produit d'une culture, on considère que le système comprend des *règles* et des *normes* diversement impératives ; par exemple, les normes de la ballade française diffèrent de celles de la ballade anglaise.

Les règles et les normes ne diffèrent sans doute que par leur régime d'évolution diachronique. On sait que les mots (lexies, puis morphèmes) sont issus du figement et de l'érosion de syntagmes ; ce qui vaut pour ces unités linguistiques vaut sans doute pour les règles qui norment leurs relations et les constituent ainsi en unités : les règles sont vraisemblablement des normes discursives invétérées.

En synchronie, toute règle voisine avec des normes qui accompagnent voire conditionnent son application : sans elles, par exemple, on ne pourrait arrêter des enchâssements indéfiniment récursifs mais grammaticalement corrects. On ne peut donc juger de la

---

<sup>2</sup> Par opposition avec les systèmes de communication des animaux, les langues humaines permettent trois types de repérages (dans les domaines de la personne, du temps, de l'espace ou du mode notamment) : elles distinguent une zone de coïncidence (*zone identitaire*), une zone d'adjacence (*zone proximale*) et une *zone distale* (la troisième personne, l'autrefois, le là-bas, l'irréel) : en bref, elles permettent de parler de ce qui n'est pas là. Les objets culturels assurent la médiation entre ces zones qui permettent le couplage de l'individu avec son environnement sémiotique.

grammaticalité d'une phrase que si l'on connaît le discours, le genre et le texte où elle est prélevée – outre évidemment la datation et le lieu d'origine de ce texte. Bien qu'élémentaire, cette observation frappe d'inanité les discussions sur l'agrammaticalité et l'asémantisme qui surgissent d'elles-mêmes dès que l'on accepte de discuter de phrases non attestées ou hors contexte. Ainsi, à la différence de celui d'un langage formel, le système d'une langue est-il en fait pluriel et se décline en régimes structurels différents selon les niveaux et paliers d'analyse. Ses domaines d'organisation locaux ou régionaux ne sont pas unifiés dans une hiérarchie attestant l'existence d'un système unique et homogène, comme en témoigne l'évolution continue des langues qui trouvent dans leur hétérogénéité systémique le moteur interne de leur changement perpétuel par perturbations et ajustements.

Ainsi, la langue n'est jamais le seul système de normes à l'œuvre : un texte (oral ou écrit) est la rencontre, dans une pratique, entre une langue, un discours, un genre et un style.

### 3/ Paliers de description

La SI connaît quatre paliers de complexité, du morphème à la période au texte et au corpus. Les voici, par ordre inverse : le corpus détermine le sens du texte, le texte détermine celui de ses parties, jusqu'à la période et au morphème.

#### 3. 1. *Sémantique lexicale* — ou microsémantique

3.11. *Les sèmes*. — Les principaux paliers de la complexité lexicale sont au nombre de deux :

a) Le *morphème* est le signe linguistique minimal. Par exemple, le mot *rétropropulseurs* comprend cinq morphèmes : *rétro-*, *pro-*, *puls-*, *-eur*, *-s*. Un mot est composé d'un ou plusieurs *morphèmes*. Ils se divisent en un signifiant (manifeste ou non : ex. en français le signifiant zéro du singulier des “ substantifs ”) et d'un signifié, le *sémème*.

b) La *lexie* est le groupe de morphèmes intégré qui constitue l'unité de signification. C'est une unité fonctionnelle, vraisemblablement mémorisée en compétence. Une lexie peut n'être composée que d'un seul morphème (par exemple, la préposition *à*).

Un *sémème* est un ensemble structuré de traits pertinents, les *sèmes*. Ils sont définis comme des relations d'opposition ou d'équivalence au sein de classes de *sémèmes* : par exemple, 'bistouri' s'oppose à 'scalpel' par le sème /pour les vivants/<sup>3</sup> ; l'opposition /animal/ ou /végétal/ différencie 'venimeux' de 'vénéneux' ; 'mausolée' s'oppose à 'mémorial' par le sème /présence du corps/mais lui est équivalent par le sème /monument funéraire/. Comme les sèmes sont des unités propres à une langue, nous ne formulons pas d'hypothèse universaliste à leur égard.

On distingue deux sortes de sèmes : (a) Les sèmes *génériques* indexent le *sémème* dans des classes sémantiques de généralité supérieure. (b) Les sèmes *spécifiques* différencient les *sémèmes* dans le contexte de lexies appartenant à une même classe minimale : ex. 'poir'- et 'pomm'- dans le contexte de 'poire' et 'pomme' ou de 'poirier' et 'pommier' (mais non 'poireau' et 'pommeau').

Les sèmes peuvent revêtir deux statuts différents, selon leur mode d'actualisation, entendue comme instanciation du type par l'occurrence.

a) Les sèmes *inhérents* sont hérités par défaut du type dans l'occurrence, si le contexte n'y contredit pas. Chacun des sèmes du type est un attribut à valeur typique. Par exemple, dans 'corbeau' l'attribut (ou axe sémantique) <couleur> a pour valeur typique /noir/. On dira alors que /noir/ est un sème inhérent à 'corbeau'. Mais une détermination contextuelle peut fort bien empêcher cet héritage et imposer à l'attribut <couleur> une valeur atypique (ex. *je*

---

<sup>3</sup> Voici les conventions d'écriture : les expressions sont en italiques, les contenus, ici les *sémèmes*, entre apostrophes. Les sèmes sont encadrés par des barres obliques ; les classes sémantiques par des barres obliques redoublées.

*vois un corbeau blanc*). Aucun sème inhérent n'est donc manifesté en tout contexte.

b) Les sèmes *afférents* se divisent en deux sortes. Les premiers notent des relations applicatives d'une classe minimale de sémèmes (*taxème*) ou de sémies (*taxémie*) dans une autre. Par exemple les membres du taxème // 'homme', 'femme' // sont en français le but d'une relation d'application qui a pour source les membres du taxème // 'force', 'faiblesse' //. Cette sorte d'application rend compte des phénomènes dits de connotation, ainsi que de certains phénomènes de prototypicalité .

La distinction entre actualisation et virtualisation doit être spécifiée en degrés de pertinence. On peut en distinguer quatre, selon que le sème est neutralisé (exclu) ou virtualisé (mais réactualisable), actualisé, ou saillant. Par exemple, dans *Guillaume était la femme dans le ménage* (Zola) le sème /sexe féminin/ est neutralisé dans 'femme'. Par ailleurs, le sème /humain/ est actualisé, mais non mis en saillance ; en revanche, /faiblesse/ est saillant, bien qu'afférent.

3.1.2. *Les classes lexicales.* — Comme la définition des sèmes dépend des classes sémantiques constituées en langue comme en contexte, il nous faut caractériser ces classes.

1 - La classe minimale est le *taxème*. En son sein sont définis les sèmes spécifiques du sémème, ainsi que son sème le moins générique (taxémique) : ex. /monument funéraire/ pour 'mausolée' et 'mémorial'. Les taxèmes reflètent des situations de choix ; par exemple 'autobus' appartient au même taxème que 'métro', à la différence de 'autocar' (qui appartient pour sa part à la même classe que 'train'). Au sein d'un taxème, on relève divers types de relations : oppositions entre contraires (*mâle, femelle*), entre contradictoires (*possible, impossible*), oppositions graduelles (*brûlant, chaud, tiède, froid, glacial*), implications (*démobilisé, mobilisé*), complémentarité (*mari, femme ; théorie, pratique ; faim, soif ; vendre, acheter*).

2 - Le *champ* est un ensemble structuré de taxèmes ; par exemple le champ //moyens de transport// comprend des taxèmes comme // 'autobus', 'métro' //, et // 'autocar', 'train' //. Dans les textes, des sémèmes relevant de différents niveaux hiérarchiques du champ pourront se trouver juxtaposés (ex. " Du vin ou de la badoit ? ", " Du beaujolais ou de l'eau ? ").

3 - La classe de généralité supérieure est le *domaine*. Chaque domaine est lié à un type de pratique sociale déterminée. Les indicateurs lexicographiques comme *chim.* (chimie) ou *mar.* (marine) sont en fait des indicateurs de domaine. Dans les langues écrites des pays développés, on peut compter entre trois et quatre cents domaines. Leur nombre, leur nature et leur contenu varient selon les cultures.

4 - Enfin, les *dimensions* sont des classes de grande généralité, mais elles ne sont pas superordonnées aux précédentes. En petit nombre, elles divisent l'univers sémantique en grandes oppositions, comme /végétal/ vs /animal/, ou /humain/ vs /animal/. Elles sont souvent lexicalisées (cf. en français 'vénéneux' vs 'venimeux' pour la première opposition, 'bouche' vs 'gueule' pour la seconde).

3.1.3. — *Les opérations interprétatives.* — En contexte, les sens des lexies sont déterminés par trois opérations qui transforment les significations répertoriées en langue : l'activation des sèmes, leur inhibition, et la propagation des sèmes activés d'un sémème à un autre. Ces trois opérations obéissent à des lois de dissimilation ou d'assimilation, qui augmentent ou diminuent les contrastes sémantiques. Sans aucunement prétendre à l'exhaustivité, nous allons illustrer ces trois opérations.

a) *L'inhibition* interdit l'actualisation de sèmes inhérents. Ils sont alors virtualisés. Les usages phraséologiques présentent d'excellents exemples de ce processus. Ainsi 'monter' comprend le sème inhérent /spatialité/, 'créneau' les sèmes inhérents /architecture/ et /verticalité/. Ils sont actualisés dans *le chevalier Bayard monte au créneau* mais virtualisés dans *Sarkozy monte au créneau*. Si ces sèmes ne sont pas supprimés, leur saillance perceptive est diminuée. Le contenu 'Sarkozy', indexé dans le domaine //politique// induit une allotopie générique avec 'créneau'

indexé dans le domaine //guerre//. Réglée ici par le principe d'assimilation, la lecture inhibe certains sèmes qui indexent le sémème dans le domaine //guerre// pour mettre en relief ceux qui sont compatibles avec //politique//.

La loi de dissimilation peut aussi inhiber l'actualisation des sèmes. Par exemple, dans *fromage* ou *fromage blanc* (formule attestée à la carte d'un restaurant), la première occurrence de *fromage* reçoit une acception restrictive relativement à celle qu'elle revêt dans *fromage* ou *dessert* : tous les sèmes inhérents à *fromage* et qui sont spécifiques de *fromage blanc* s'y trouvent inhibés. Contrastivement, elle signifie donc 'fromage fermenté', et le sème /fermenté/ est alors saillant.

b) L'*activation* permet l'actualisation des sèmes afférents — qui sont présents dans la sémie-type sous la forme de catégories et non de traits spécifiés (ou dans les termes de la théorie des schémas (*frames*) d'attributs dont on ne connaît pas la valeur). Par exemple, le sème /debout/ n'appartient pas à la signification de 'bergère' : il est simplement un des traits virtuels que l'on peut inférer du sème inhérent /humain/. Pourtant, dans le contexte *Bergère ô tour Eiffel* (Apollinaire, *Zone*), /debout/ est actualisé par la présence du sème inhérent /verticalité/ de 'tour'<sup>4</sup>. La loi d'assimilation s'applique ainsi dans une construction syntaxique équative.

Les opérations interprétatives ne sont pas mises en œuvre sans conditions. Dans chaque cas, il convient de distinguer, pour déclencher le parcours interprétatif : (i) le *problème* qu'il a pour effet de résoudre ; (ii) l'*interprétant* qui sélectionne l'inférence à effectuer ; (iii) la *condition d'accueil* qui abaisse le seuil d'activation, et permet ou facilite ainsi le parcours.

### 3. 2. La sémantique de la période — ou mésosémantique

La mésosémantique rend compte du palier intermédiaire entre la lexie et le texte et traite donc de la phrase, ou plus précisément de l'espace qui s'étend du syntagme pourvu d'une fonction syntaxique jusqu'à la phrase complexe et à ses connexions immédiates.

A. La *théorie des cas* distingue des *zones* actantielles (Pottier, 1974 ; 1992, pp. 124-127 ; Rastier, 1997) : une zone événementielle d'*actance primaire*, deux zones d'*actance secondaire*, l'une antérieure et l'autre postérieure à l'événement ; enfin une zone de *dépendance* où se placent les circonstants. Nous proposerons de distinguer deux formes de l'actance primaire : selon que les contenus qu'elle articule se situent au sein d'une même zone ou entre deux zones différentes, elle sera dite *intrazone* ou *interzone*. L'actance interzone se distribue en trois couplages : identitaire-proximal, proximal-distal, ou identitaire-distal.

Les actants primaires sont le nominatif et l'attributif, l'ergatif et l'accusatif, le destinataire et le destinataire. L'actance secondaire comprend les actants "débrayés" par rapport au processus en cours dans l'actance primaire, aussi bien le final et le causal, actants initiaux, que le bénéfactif et le résultatif, actants finaux.

(i) *L'attribution*. — La distinction entre les trois zones anthropiques permet de spécifier les formes de l'attribution, en distinguant la mise en relation de deux zones et celle de deux contenus d'une même zone. Les prédications attributives intrazones correspondent aux propositions dites analytiques et les prédications attributives interzones aux propositions synthétiques.

(ii) *Les prédications non attributives*. — Si l'on définit la transitivité au sens fort comme un passage de frontière, on peut distinguer *trois sortes de transitivité* : identitaire-proximale, proximale-distale, identitaire-distale, chacune susceptible de deux perspectives selon que la source de l'action se trouve dans une zone ou dans une autre.

(iii) *La circonstance*. — Les circonstants situent l'énoncé et ses actants par rapport aux zones (sur les axes du temps, de l'espace, du mode et de l'évaluation), en tenant compte du fait que la zone où est située l'énoncé peut évidemment n'être pas celle où il se déroule.

---

<sup>4</sup> Les lecteurs, quand ils se la représentent, « voient » imaginativement la bergère debout.

B. La SI privilégie les relations de concordance, au point de décrire les relations de dépendance en termes de concordance, parce que les relations de concordance lient sans limite *a priori* les syntagmes successifs et donc ne morcellent pas l'ordre syntagmatique du texte. Elle définit la morphosyntaxe comme un système régulant la propagation des traits sémantiques : leur répétition en faisceaux constitue des fonds sémantiques ; leur agrégation en structures constitue des formes sémantiques, qui évoluent au cours du texte. L'analyse syntaxique consiste à décrire les mécanismes qui régulent la propagation des traits sémantiques. Certaines structures syntaxiques au palier du syntagme favorisent la propagation de traits sémantiques, tandis que d'autres l'inhibent. Au-delà de la période, d'autres structures syntagmatiques prennent le relais. Dès le palier du syntagme, elles se surimposent aux structures syntaxiques, mais n'ont pas été décrites par la linguistique, car elles relèvent de normes et non de règles.

On utilise alors le concept d'isotopie, indépendant par principe des structures syntaxiques et de la prétendue limite de la phrase. Une isotopie peut s'étendre sur deux morphèmes, sur deux mots, sur un paragraphe, sur tout un texte. On peut distinguer entre les isotopies induites par la récurrence d'un trait spécifique (ex. : /inchoatif/ dans *L'aube allume la source* (Éluard), où ce trait est récurrent dans 'aube', 'allume' et 'source') ; ou d'un trait générique (comme /navigation/ dans *L'amiral ordonna de carguer les voiles*). On distingue aussi celles qui sont prescrites par le système fonctionnel de la langue (les *isosémies* selon Pottier) et celles qui sont facultatives parce qu'elles relèvent d'autres systèmes de normes. Le problème des rapports entre syntaxe et sémantique concerne alors les relations entre les isotopies prescrites par le système fonctionnel de la langue et celles qui sont réglées par d'autres systèmes de normes. On retient cinq cas remarquables.

(i) Ni isotopie facultative, ni isosémie ; ex. : *Que inutilement Au mais je Bianca cardinal la* (suite obtenue par prélèvement aléatoire dans *Les amants de Venise*, de Michel Zévaco). Cette suite n'est ni une phrase, ni un énoncé.

(ii) Des isosémies, mais pas d'isotopie facultative ; ex. : *Le silence vertébral indispose le voile licite* (Tesnière) ou *Une paupière pavée paradait presbytéralement* (Martin). De tels énoncés, syntaxiquement corrects, ne renvoient à aucun domaine sémantique identifiable ; un logicien pourrait donc les dire absurdes.

(iii) Deux isotopies domaniales entrelacées<sup>5</sup> ; ex. : *Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin* (Apollinaire). L'énoncé induit une impression référentielle complexe et il reste indécidable.

(iv) Une isotopie facultative, mais rupture d'isosémies ; ex. : *Le train disparu, la gare part en riant à la recherche du voyageur* (René Char). Cet énoncé induit une impression référentielle en renvoyant au domaine //transports// : 'train', 'gare', 'voyageur', 'part' comprennent un sème générique qui les indexe dans ce domaine. L'énoncé paraît alors référer à un monde contrefactuel ; il reste décidable, mais logiquement faux.

(v) Une isotopie facultative et des isosémies ; ex. : *Le signal vert indique la voie libre* (Tesnière) ; *Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant* (Apollinaire) ; *Sans virer de bord, et par vent arrière, le catamaran d'Eric Loiseau a gagné la transat*. Ces énoncés renvoient respectivement aux domaines //transports//, //amour//, //navigation//. Dans ce genre d'énoncés, plusieurs sèmes ou sémies sont indexés dans un et un seul domaine ; aucun autre n'est contradictoire avec ce domaine. L'énoncé induit une impression référentielle, il est donc décidable.

C. Alors qu'au palier microsémantique, on décrit l'actualisation des sèmes, au palier mésosémantique se pose le problème de leur intégration à des formes ou fonds sémantiques. Considérés isolément, le syntagme et la période apparaissent comme des lieux de constitution de formes ou d'éléments de formes sémantiques. Replacés dans la continuité du texte, ils sont

<sup>5</sup> Selon plusieurs auteurs, les théories cognitives du *blending* ont repris les principes de l'analyse des isotopies présentés dans Rastier, 1987.

un lieu d'entretien des fonds et des formes, cet entretien pouvant consister en continuation, répétition, ou déformation. Leurs structures syntaxiques sont, de ce point de vue, des moyens de conduction des traits ou de distribution de l'activité sémantique : elles règlent conjointement le cours d'activité sémantique et expressif et constituent la sémiosis à leur palier de complexité. Des formalismes issus des grammaires d'unification permettent de décrire ce cours d'activité sans recourir aux catégorisations hiérarchiques et ontologiques léguées à la linguistique par les grammaires scolaires, en premier lieu l'inventaire traditionnel des parties du discours, inadéquat pour la plupart des langues (cf. Vaillant, à paraître, sur les créoles caraïbes).

L'articulation entre l'expression qui détermine l'identité de la grandeur et le contenu qui détermine sa valeur s'opère au sein du *passage*, lieu privilégié de la sémiosis locale. Dans la perspective interprétative, cette grandeur locale correspond indifféremment à un signe, à une phrase, ou par exemple à un paragraphe. Au plan du signifiant, le passage est un *extrait*, entre deux blancs s'il s'agit d'une chaîne minimale de caractères ; entre deux pauses ou ponctuations, s'il s'agit par exemple d'une période. Au plan du signifié, le passage est un *fragment* qui pointe vers ses contextes gauche et droit, proches et lointains. Cela vaut pour le sémème comme pour le contenu du syntagme ou de la période.

### 3.3. Sémantique textuelle — ou macrosémantique

Un texte est une *suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque*. On peut concevoir la production et l'interprétation des textes comme une interaction non-séquentielle de composantes autonomes : thématique, dialectique, dialogique et tactique.

(i) *La thématique*. — La SI décrit le thème comme un groupement structuré de sèmes (*molécule sémique*). Il n'est pas nécessairement dépendant d'une lexicalisation particulière ; dans les textes techniques, les thèmes ont cependant une lexicalisation privilégiée, voire exclusive.

(ii) *La dialectique*. — Comme elle traite des intervalles de temps représenté et des évolutions qui s'y déroulent, la dialectique comprend notamment les théories du récit. Elle est définie à deux niveaux. Le premier niveau, dit *événementiel*, apparaît dans tous les textes structurés par une composante dialectique. Ses unités de base sont les *acteurs*, les *rôles* et les *fonctions* — au sens de types d'action représentées. Les *fonctions* sont des interactions typiques entre acteurs : ce sont des classes de processus. Comme les acteurs, elles sont définies par une molécule sémique et des sèmes génériques : ainsi, le *don* est une fonction irénique (de transmission, à valence ternaire), le *défi* une fonction polémique (d'affrontement, à valence binaire). Les fonctions correspondent à des *valences* actorielles. Les fonctions peuvent se grouper en syntagmes fonctionnels ; par exemple, un *échange* se compose de deux transmissions, un *affrontement* d'une attaque et d'une contre-attaque.

Le *niveau agonistique*, hiérarchiquement supérieur au niveau événementiel, a pour unités de base les *agonistes* et les *séquences*. Un *agoniste* est un type constitutif d'une classe d'acteurs, une séquence une homologation de syntagmes fonctionnels. En général, la composante dialectique des textes pratiques ne comporte qu'un niveau événementiel, alors que les textes fictionnels ou mythiques le redoublent par un niveau agonistique.

(iii) *La dialogique*. — La dialogique rend compte de la modalisation des unités sémantiques à tous les paliers de complexité du texte. Un *univers* est l'ensemble des unités textuelles associées à un acteur ou à un foyer énonciatif : toute modalité est relative à un site (un univers) et un repère (un acteur). Par exemple, quand le narrateur de *la Cousine Bette* parle d'une *bonne nauvaise action*, 'bonne' renvoie à l'univers de deux personnages, et 'mauvaise' à son propre univers.

(vi) *La tactique*. — Cette dernière composante rend compte de la disposition linéaire des unités sémantiques à tous les paliers.

Chaque unité sémantique, aux différents paliers d'analyse, peut ainsi être caractérisée en fonction des quatre composantes. Seule une décision méthodologique peut isoler ces quatre composantes en interaction simultanée et non hiérarchique.

Au palier textuel comme aux autres, les unités résultent de segmentations et de catégorisations sur des formes et des fonds sémantiques, que l'on peut désigner du nom général de *morphologies*. Leur étude se divise en trois sections : liens entre fonds, dans le cas par exemple des genres qui comportent plusieurs isotopies génériques, comme la parabole ; liens entre formes ; et surtout liens des formes aux fonds, cruciaux pour l'étude de la *perception sémantique* (cf. Rastier, 1991, ch. 7).

Selon les composantes, les morphologies sémantiques peuvent faire l'objet de diverses descriptions. Par exemple, rapporté aux quatre composantes, un groupement stable de traits sémantiques (ou molécule sémique) peut être décrit comme thème, comme acteur, comme but ou source d'un point de vue modal, comme place dans la linéarité du texte. En outre, à chaque composante correspondent des types d'opérations productives et interprétatives.

La description doit restituer l'aspect dynamique de la production et de l'interprétation des textes. La première étape consiste à décrire les dynamiques de ces fonds et de ces formes : par exemple, la construction des molécules sémiques, leur évolution, et leur dissolution éventuelle. Ces dynamiques et leurs optimisations sont paramétrées différemment selon les genres et les discours, car les formes et les fonds y sont constitués et reconnus en fonction de normes différentes : la perception des fonds sémantiques semble liée à des rythmes, et celle des formes à des contours, dont les contours prosodiques peuvent présenter une image.

Ainsi, le sens d'un texte ne se déduit pas d'une suite de propositions, mais résulte du *parcours* de formes macrosémantiques, qui ont leur propre significativité, par leur déroulement et par les valorisations qui s'y attachent. On retrouve ainsi dans la compréhension de textes des problèmes analogues à ceux que pose la *reconnaissance de formes* bruitées ou incomplètes.

La conception morphosémantique du texte peut être modélisée par la théorie des systèmes dynamiques, les fonds sémantiques apparaissant alors comme des suites de points réguliers, et les formes étant discrétisées par leurs points singuliers (cf. Rastier, 1999).

Ainsi, au-delà d'une concaténation de symboles, on peut concevoir le texte comme un *cours d'action* sémiotique<sup>6</sup>. Le genre codifie la conduite de cette action, mais ce qu'on pourrait appeler le *ductus* particularise un énonciateur, et permettrait de caractériser le style sémantique par des rythmes et des tracés particuliers des contours de formes.

La génération d'un texte consiste en une série de métamorphismes (rapports de transformation entre formes) et de transpositions (transformations de rapports entre formes et fonds), qu'on peut mettre en évidence à l'oral par l'étude des reformulations et à l'écrit par celle des brouillons. Son interprétation consiste pour une bonne part dans l'identification et l'évaluation des métamorphismes : par exemple, le sens d'un récit est articulé par des transformations thématiques et dialectiques.

### 3.3. *Sémantique de corpus* – ou mégasémantique

Le texte isolé n'a pas plus d'existence que le mot ou la phrase isolés : pour être produit et compris, il doit être rapporté à un genre et à un discours, et par là à un type de pratique sociale.

*Un corpus est un regroupement structuré de textes intégraux, documentés, éventuellement enrichis par des étiquetages, et rassemblés : (i) de manière théorique réflexive en tenant compte des discours et des genres, et (ii) de manière pratique en vue d'une gamme d'applications.*

Quelques précisions s'imposent ici. (i) L'*archive* réunit l'ensemble des documents accessibles pour une tâche de description ou une application. Elle n'est pas un corpus, parce qu'elle n'est

---

6 Un texte, part sémiotique d'une pratique sociale, participe d'un ensemble codifié d'actions.

pas constituée pour une recherche déterminée. (ii) Le *corpus de référence* est constitué par l'ensemble de textes avec lequel on va contraster les corpus d'étude. (iii) Le *corpus d'étude* est délimité par les besoins de l'application. (iv) Enfin les *sous-corpus de travail* varient selon les phases de l'étude et peuvent ne contenir que des passages pertinents du texte ou des textes étudiés.

Les corpus ne sont donc pas simplement des réservoirs d'attestations, ni même des recueils de textes. Dès lors qu'ils sont constitués de façon critique, en tenant compte des genres et des discours, en s'entourant des indispensables garanties philologiques, ils peuvent devenir le lieu de description des trois régimes de la textualité : génétique, mimétique, herméneutique. Un texte en effet trouve ses sources dans un corpus, il est produit à partir de ce corpus et doit y être maintenu ou replongé pour être correctement interprété : le régime génétique et le régime herméneutique se règlent ainsi l'un sur l'autre. Quant au régime mimétique, qui détermine l'impression référentielle, il dépend aussi du corpus et notamment de la doxa dont il témoigne.

La corrélation confirmée entre variables globales comme le discours, le champ générique, le genre et les variables locales (tant morphosyntaxiques que graphiques ou phonologiques), conduit à poser le problème de la *sémiosis textuelle* (cf. Rastier, 2001, 2011). On définit ordinairement la *sémiosis* au palier du signe, comme un rapport entre signifié et signifiant ; or, un genre définit précisément un rapport normé entre signifiant et signifié au palier textuel : par exemple, dans le genre de la nouvelle, le premier paragraphe est le plus souvent une description, non une introduction comme dans l'article scientifique. La *sémiosis* locale et conditionnelle proposée par la langue aux paliers de complexité inférieurs, du morphème à la lexie, ne devient effective que si elle est compatible avec les normes de genre voire de style qui assurent la *sémiosis* textuelle.

#### **4. Méthodologie d'une sémantique instrumentée**

Les besoins méthodologiques sont d'autant plus grands que les sémantiques dont on dispose sont pour l'essentiel lexicales, à postulats mentalistes (sémantique cognitive, théorie du prototype, etc.) et sans protocoles expérimentaux. La sémantique de corpus peut cependant faire avancer la réflexion au niveau méthodologique (pratique) comme au niveau épistémologique (théorique). Une sémantique instrumentée peut objectiver de nouveaux observables et tester des hypothèses.

La SI se voulant *applicable*, sa méthodologie entend concilier trois exigences : les principes de choix de corpus, la définition des hypothèses, le choix des concepts descriptifs (certaines distinctions pouvant être neutralisées en fonction des applications). Elle utilise des logiciels comme instruments d'expérimentation, d'autant plus que certaines fonctions (dans Hyperbase et Txt) ont été élaborées en tenant compte de sa problématique.

a) Le sens étant fait de différences, le détour méthodologique par l'instrumentation permet de construire des différences : entre mots, entre passages, entre textes, entre auteurs, genres, discours. La pertinence n'émerge pas du quantitatif, mais de la rencontre entre deux horizons : la pertinence « subjective » déterminée par la tâche et la pertinence « objective » propres aux inégalités qualitatives au sein des textes et entre les textes.

b) Au niveau épistémologique, le détour expérimental permet l'objectivation : (i) en infirmant ou en confirmant des hypothèses, (ii) en faisant ressortir les régularités structurelles de l'objet, quand diverses procédures instrumentales parviennent à des résultats concordants malgré les différences de matériau expérimental, d'échelle, etc.

L'analyse de corpus permet de relativiser et de réduire la polysémie, comme de contrôler l'ambiguïté ; ou encore, de déterminer les valeurs des formes grammaticales : par exemple, le futur n'a pas les mêmes valeurs dans le discours juridique que dans le roman.

Un rapport renouvelé à l'empirique entraîne un nouveau rapport au théorique : pour articuler plus clairement les relations entre théorie et pratique, la SI prévoit des simplifications en fonction des applications. Enfin, la sémantique de corpus, dès lors qu'elle adopte un point de vue réflexif à l'égard de ses propres démarches, peut permettre de rompre avec l'objectivisme candide : elle ne pratique pas d'analyse automatique des *données*, dans la mesure où elles doivent d'abord être qualifiées comme données, puis interprétées après traitement.

Les faits nouveaux naguère inaperçus et à présent objectivés revêtent une portée scientifique, car ils sont inconcevables pour les théories linguistiques les plus répandues. La plupart se fondent en effet sur la tripartition douteuse entre sémantique, syntaxe et pragmatique et ne peuvent que renvoyer ces phénomènes hors de la linguistique, vers des études rhétoriques ou stylistiques. Dans cet agenda, la SI en corpus met l'accent sur deux complémentarités générales : celle des niveaux de langage ou plans de description (morphologie, syntaxe, sémantique) et celle des paliers d'organisation et de complexité (mot, phrase, texte, intertexte).

## 5. Applications

Les applications intéressent des domaines disciplinaires concernés par les textes, aussi bien dans le domaine des humanités (corpus latins et médiévaux) que sur des corpus contemporains, qu'ils soient littéraires, scientifiques ou médiatiques

i/ *Linguistique descriptive*. — La SI a été mise à contribution sur des langues romanes et sur des langues amérindiennes (voir notamment les travaux de Enrique Ballón-Aguirre et ses collaborateurs sur le vocabulaire agraire du quechua et sur le chipaya (1992, 2002, 2009)).

ii/ *Sémantique des textes*. — La SI étant d'abord une sémantique des textes, elle trouve des applications dans de multiples domaines, par exemple à des corpus littéraires anciens et modernes (Amiri (2004), Ballón-Aguirre (2001), Canon-Roger et Chollier (2009), Choi (2006), Botchkarev (1999), Mézaille (2003), Gérard (2007) ou encore à des corpus philosophiques (Loiseau et Rastier sur Deleuze, 2010) et scientifiques (Valette sur Guillaume (2003), Djaoud, Hazem, Belghanem sur Bourdieu (dans Rastier et Valette, à paraître), Poudat (2006) à des articles de linguistique). Des développements didactiques privilégient l'exploitation de corpus numériques dans l'enseignement de la grammaire et de la littérature (Mézaille, à paraître).

iii/ *Traitement automatiques et linguistique de corpus*. — La SI appliquée à la linguistique des corpus est appelée à renouveler les domaines de la recherche d'information et de la représentation des connaissances (cf. Pincemin (1999), Tanguy (1997), Thlivit (2000), Beust (1998), Perlerin (2004), Roy (2007)). En particulier, la SI peut favoriser des applications qui font l'objet d'une demande sociale croissante : reconnaître un type de texte par des caractéristiques lexicales ou morphologiques ; détecter un type de site ; assister l'analyse thématique ; faire de la diffusion ciblée en définissant des proximités entre textes, etc. La plupart des applications supposent aujourd'hui des tâches de caractérisation : au sein d'un corpus, il s'agit de singulariser les éléments pertinents pour l'application. Dès lors, la linguistique renoue, par une voie nouvelle, avec la problématique de description des singularités, propre aux sciences de la culture ; la description de lois, longtemps jugée la condition nécessaire de la scientificité, se subordonne alors à l'étude systématique des usages effectifs. La linguistique de corpus participe ainsi au programme comparatiste entre langues, ; mais surtout, elle permet de poursuivre ce programme au sein même de chaque langue, en comparant entre eux les discours, les genres et les textes (voir Bourion, 2001, Rastier, 2011).

iv/ *Sémiotiques non linguistiques et sémiotique des cultures*. — Les principes méthodologiques qui président à la constitution critique de corpus valent pour tous les documents numériques, par exemple pour des corpus de photos (Kanellos et coll., 2000) ou sur les sites web (Beauvisage, 2004 ; Trudel, à paraître). Une synthèse sur les langages d'icônes est présentée dans Vaillant

(1999). D'autres domaines, comme les récits virtuels interactifs, sont aussi exploités (Cavazza et coll., 2006).

Les objets culturels ont beau dépendre de leurs conditions d'élaboration et d'interprétation, les valeurs qu'ils concrétisent peuvent cependant être objectivées comme des faits. Partout, l'on a affaire maintenant à des corpus numériques, qu'il s'agisse de musiques, d'images fixes ou animées, de danses, de performances polysémiotiques comme le cinéma, l'opéra, les rituels, etc. L'exigence scientifique de décrire de tels corpus rencontre ici la demande sociale. Avec les corpus numériques, les sciences de la culture trouvent ainsi de nouvelles perspectives épistémologiques et méthodologiques, voire un projet fédérateur.

Comment réconcilier le langage et la pensée, le contenu et l'expression, l'universalité postulée de l'esprit humain et la diversité des cultures ? Comment décrire l'environnement humain, massivement sémiotisé ? Il faut dépasser les théories sur l'origine du langage pour mieux comprendre l'émergence du sémiotique, en s'appuyant notamment sur les acquis récents de la linguistique et de l'anthropologie (Rastier, 2013b). Comme les langues sont des œuvres humaines plus que des produits providentiels de l'évolution, les oppositions sommaires entre inné et acquis, nature et culture doivent être relativisées. Cette tâche incombe à la sémiotique des cultures, pour éviter que notre espèce ne disparaisse avant d'avoir été décrite.

## 6. Références

### Sites généraux

*Signo*, site Internet bilingue de théories sémiotiques: [www.signosemio.com](http://www.signosemio.com)

*Texto ! Textes et cultures* (revue électronique) : <http://www.revue-texto.net>

### Ouvrages de présentation et de synthèse

Ablali, Driss, Badir, Sémir, et Ducart, Dominique (2013) *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Choi, Yong Ho (2004) *Tekst Umiron Kwangei(Course in Text Semantics)*, Seoul, Ingan Sarang.

Hébert, Louis (2001) *Introduction à la sémantique des textes*, Paris, Honoré Champion.

Rastier, François (2002) *Semantics for descriptions*, Chicago University Press, CSLI Lectures Notes, 138 (chapter 4 : Marc Cavazza ; ch. 6 : Anne Abeillé).

### Autres références

Amiri, Bassir (2004) *Chaos dans l'imaginaire antique de Varron à l'époque augustiniennne. Etude sémantique et herméneutique*, ADRA-Nancy, Diffusion : de Boccard-Paris, 400 p.

Belghanem, Ali (2012, octobre). "Sémantique du discours scientifique de Pierre Bourdieu. Construction et classification d'un corpus de travail.", [En ligne], *Texto!*, Volume XVII - n°4 (2012), URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3068>.

Beust, P. (1998) *Contribution à un modèle interactionniste du sens. Amorce d'une compétence interprétative pour les machines*. Thèse d'informatique, Université de Caen.

Botchkarev, Andréï (1999) *Le motif végétal dans "A la recherche du temps perdu"*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Ballón-Aguirre, Enrique (2001) *Desconcierto barroco*. México: Universidad Nacional Autónoma de México.

Ballón-Aguirre, Enrique (2003) *De la semántica componencial a la semántica interpretativa (el léxico agrario andino)*, *Perfiles semióticos*, 1, 17-41.

Ballón-Aguirre, Enrique (2006) *Tradición oral peruana – Literaturas ancestrales y populares*. 2 vol. Lima: Fondo Editorial de la PUC.

Ballón-Aguirre, Enrique y Cerrón-Palomino, Rodolfo (1992) *Vocabulario razonado de la actividad agraria andina – Terminología quechua*. Cuzco: Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas".

Ballón-Aguirre, Enrique y Cerrón-Palomino, Rodolfo (2002) *Terminología agraria andina - Nombres quechumaras de la papa*. Lima: International Potato Center – Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas", 2002.

Ballón-Aguirre, Enrique y Cerrón-Palomino, Rodolfo (2011) *Chipaya. Léxico y etnotaxonomía*, Lima, Radboud Universiteit Nijmegen – Fondo Editorial de la PUC.

Beauvisage, Thomas (2004) *Sémantique des parcours des utilisateurs sur le Web*, Thèse de doctorat, Université Paris X.

- Beust, Pierre, Ferrari, Stéphane, Perlerin, Vincent (2003) NLP Model And Tools For Detecting And Interpreting Metaphors In *Domain-Specific Corpora, Corpus Linguistics, Proceedings of the Corpus Linguistics 2003 conference*, Editors : Archer D., Rayson P., Wilson A. and T. McEnery, University Centre for Computer Corpus Research on Language, vol. 16, part 1, pp. 114-123.
- Bourion, E. (2001) *L'aide à l'interprétation des textes électroniques*, Thèse, Université de Nancy II. Ed. pdf. <http://www.texto-revue.net>
- Cavazza, M. O. and Pizzi, D. (2006) Narratology for interactive storytelling: A critical introduction, in Gobel, S., Malkewitz, R. and Iurgel, I. A. (eds) *Technologies for interactive digital storytelling and entertainment*, Lecture notes in computer science, 4326. Heidelberg: Springer Berlin, pp. 72-83.
- Choi, Yong Ho (2002) Discursive space – an introduction to Text Semantics', *Semiotic inquiry*, 12.
- Choi, Yong Ho (2004) 'Text Semantics of François Rastier: a critical reading about the short story of Bernard Werber', *French Studies*, 30.
- Choi, Yong Ho (2006) *Umi wa Sulwhasung (Meaning and narrativity)*, Seoul, Ingan Sarang.
- Canon-Roger, Françoise et Chollier, Christine (2008) *Des genres aux textes. Essais de sémantique interprétative en littérature de langue anglaise*, Artois Presses Université.
- Canon-Roger, Françoise et Chollier, Christine (2009) "A Comparison of Several Interpretations of 'Snow' by Louis MacNeice", *Imaginaires : l'interprétation au pluriel*, Presses Universitaires de Reims, pp. 155-75.
- Canon-Roger, Françoise (2009) Traduction et réélaboration interprétative, *Revue Française de Linguistique Appliquée*, XIV, 2009-1, pp. 25-38.
- Chollier, Christine (2005) « Essai d'interprétation des rythmes sémantiques dans The Heart Is A Lonely Hunter de Carson McCullers », *Imaginaires* N° 11 (déc. 2005). Reims, PU de Reims. 255-272.
- Chollier, Christine (2009) A Comparison of Several Interpretations of 'Snow' by Louis MacNeice ». écrit en collaboration avec Françoise Canon-Roger. *Imaginaires*, 13, L'interprétation au pluriel / The Plurality of Interpretation, pp. 155-175.
- Chollier, Christine (2010) Rôles créateurs des contextes dans les parcours interprétatifs des passages ». *Texto !* [En ligne], Volume XV - n°3, URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2662>.
- Djaoud, Smaïl (2009) Quelques processus d'élaboration de concepts sur le Maghreb dans les sciences sociales (Julien, Bourdieu et Tillion), [En ligne], Volume XIV - n°1 (2009, URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2165>.
- Duteil-Mougel, Carine *et al.* (2012) Semiotics and semantic : tools for an effective appropriation of information, communication and health technologies, *Medetel 2012, The International eHealth, Telemedecine and Health ICT Forum For Education, Networking and Business*, Luxembourg, 17 – 20 April 2012.
- Gérard, Christophe (2007) Sémantique et linéarité du texte. La place du rythme en sémantique des textes », in M. Ballabriga (dir.), *Rythme et textualités*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud.
- Kanellos, Ioannis (2012) Patrimonial Traditions Meet Educational Preoccupations: The Interpretive Shift of the Accessibility Requirement. *Innovative Methods for Science Education: History of science, ICT and Inquiry Based Science Teaching*, Berlin, Frank & Timme, pp. 203-222.
- Kanellos, Ioannis, Thlivitis, Théodore et Léger, Alain (2000) Indexation anthropocentrée d'images au moyen de textes : arguments théoriques et directions applicatives du projet SEMINDEX. *In Cognito*, n° 17, pp. 33-44
- Loiseau, Sylvain (2010) « Investigating the interactions between different axes of variation in text typology », in Grzybek P. & Kelih E. (éd.) *Text and Language: Structures, Functions, Interrelations*, Wien, Praesens, pp. 109—118.
- Loiseau, Sylvain & Rastier, François (2011) Linguistique de corpus philosophiques : l'exemple de Deleuze, in Patrice Maniglier (dir.), *Le moment philosophique des années 1960 en France*, Paris, PUF, pp. 73-93.
- Mézaille, Thierry (2000) Accès sémantique aux banques textuelles - L'exemple de Balzac, in *Champs du Signe*, 10.
- Mézaille, Thierry (2003) *La blondeur, thème proustien*, Paris, L'Harmattan.
- Missire, Régis (2010), « Unités linguistiques à signifiant discontinu, du morphème au texte – une approche néo-saussurienne », in J.-P. Bronckart, C. Bota, E. Bulea (Eds.) *Le projet de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz, pp. 289-312.
- Missire, R. (2007), « Rythmes sémantiques et temporalité des parcours interprétatifs », in M. Ballabriga, P. Mpondo-Dicka (dir.) *Rythme, Sens et textualités, Linguistique, sémiotique du discours, sémantique des textes, rhétorique, stylistique, poétique*, Éditions universitaires du sud, pp. 75-115.
- Missire, R. (2004), « Norme(s) linguistique(s) et afférence sémantique : une lecture de *Sémantique interprétative* à partir d'Eugenio Coseriu (sistema, norma y habla) », in *Texto ! Textes et cultures*, vol. IX, n° 4, pp. 1-28.
- Missire, R. (2005), « Une larve baudelairienne, essai de description morphosémantique de *Tristesses de la lune* », in *Champs du signe*, 20, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, pp. 87-114.
- Perlerin, Vincent (2004) *Sémantique légère pour le document* Thèse d'informatique, Université de Caen.
- Pincemin, Bénédicte (1999) *Diffusion cible automatique d'informations : conception et mise en œuvre d'une linguistique textuelle pour la caractérisation des destinataires et des documents*. Thèse de linguistique, Université de Paris IV.
- Poudat, Céline (2006) *Étude contrastive de l'article scientifique de revue linguistique dans une perspective d'analyse des genres*, Thèse de doctorat, Université d'Orléans.
- Rastier, François (1971) *Idéologie et théorie des signes*, La Haye, Mouton, 1971.

- Rastier, François (1987) *Sémantique interprétative*, Paris, Puf, 1987 ; 2<sup>e</sup> éd. augmentée, 1996 ; 3<sup>e</sup>, 2009.
- Rastier, François (1993) Problems of cognitive semantics, in Franson D. Manjali, éd. *Language and Cognition*, New Delhi, Bahri Publications.
- Rastier, François (1997) *Meaning and Textuality*, Toronto University Press, tr. anglaise de *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989, par Frank Collins et Paul Perron. Texte revu et augmenté.
- Rastier, François (1998) Sign and symbol — Semiotics and Cognitive science, in Manjali, F. éd. *Cognitive science*, Bahri Publications, New Delhi. Réédition en ouvrage de 1997 h.
- Rastier, François (1998) Prédication, actance et zones anthropiques, in Forsgren, M., Jonasson, K., et Kronning, H. édés, *Prédication, Assertion, Information*, Acta Universitatis Uppsaliensis, coll. Studia Romanica Upsaliensia, 56, pp. 443-461.
- Rastier, François (1999a) Representation or interpretation ? *Linguistics in the Morning Calm*, 4, Séoul, The linguistic society of Korea, pp. 115-135.
- Rastier, François (1999b) Cognitive Semantics and Diachrony, in Andreas Blank et Peter Koch, édés., *Historical Semantics and Cognition*, Mouton de Gruyter, Berlin (Cognitive Linguistics Research), pp. 109-144.
- Rastier, François (1999c) Sign and Symbol : Semiotics and Cognitive Science, in H.S. Gill, et G. Manetti, édés. *Signs and Signification*, II, Bahri Publications, New Delhi, pp. 199-208.
- Rastier, François (2000) On Signs and Texts : Cognitive Science and Interpretation, in Perron P. et coll., édés, *Semiotics as a Bridge between the Humanities and the Sciences*, New-York — Toronto, Legas Press, pp. 409-450.
- Rastier, François (2005) On signs and texts, *Applied Semiotics/Sémiotique appliquée*, vol. II, n° 4-5, pp. 195-244.
- Rastier, François (2009a) Interview, in F. Sjernfeld et P. Bundgaard, édés., *Signs and Meaning — Five Questions*, s. 1., Automatic Press, pp. 139-152.
- Rastier, François (2009b) Passages and Paths within the Intertext, *Belgian Journal of Linguistics*, 23, pp. 7–29.
- Rastier, François (2010) Web Semantics vs the Semantic Web : the Problem of Keyness, in Marina Bondi and Mike Scott, *Keyness in Texts*, Studies in Corpus Linguistics, 41, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, pp. 93-112.
- Rastier, François (2011) *La Mesure et le Grain. Sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- Rastier, François, (2012) Text semiotics: Between philology and hermeneutics – from the document to the work, *Semiotica*, 192, pp. 99-122.
- Rastier, François (2013) *L'Homme de signes*, Paris, Éd. du Cerf, 2013.
- Rastier, François, et Bouquet, Simon, eds (2002) *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF, 290 p.
- Rastier, François et Floettum, Kjersti, eds (2003) *Academic Discourse, Multidisciplinary Approaches*, Oslo, Novus.
- Rastier, François et Valette, Mathieu, eds (à paraître) *Concepts en contexte*, Paris, AFK.
- Roy, Thibault (2007) *Visualisations interactives pour l'aide personnalisée à l'interprétation d'ensembles documentaires*. Thèse d'informatique, Université de Caen.
- Tanguy, Ludovic (1997) *Traitement automatique de la langue naturelle et interprétation : contribution à l'élaboration d'un modèle informatique de la sémantique interprétative*, Thèse, Université de Rennes I
- Thlivitit, Théodore (1998) *Sémantique interprétative intertextuelle : assistance anthropocentrée à la compréhension des textes*. Thèse d'informatique, Université de Rennes I.
- Vaillant, Pascal (1999) *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris, Éditions Honoré Champion.
- Vaillant, Pascal (à paraître) La syntaxe, c'est de la sémantique, in Ablali et coll., édés, *Documents, textes, œuvres*, Rennes, PUR.
- Valette, M. (2003) « Conceptualisation and Evolution of Concepts. The example of French Linguist Gustave Guillaume », *Academic discourse – multidisciplinary approaches*, Kj. Fløttum & F. Rastier, eds., Novus Press, Oslo, pp. 55-74.
- Vaxelaire, Jean-Louis (2005) *Les noms propres – Une analyse lexicologique et historique*, Honoré Champion, Paris.